

dite ; on ouvre, on lit et on trouve, semés à foison, jetés à pleines poignées, des rivières de bons et beaux diamants. Si la France manque actuellement de poètes satiriques, elle n'a qu'à nous emprunter le nôtre ; nous le lui prêterons volontiers, pas longtemps il est vrai, le temps seulement de le couronner, de lui décerner ces palmes du triomphe qui ne poussent fortes et grandes que sur le sol parisien.

Malheureusement, je ne puis vous parler de l'œuvre toute entière ; je n'en ai reçu que quelques fragments, dérobés, je vous le dis entre nous, dans la maison même de l'auteur.

Ces feuilles, je les ai parcourues d'un trait, puis je les ai reprises afin de les savourer, en gourmet. Que de beautés elles renferment ! Les sentiments dépeints sont vrais, humains et exprimés en vers vifs, bien frappés s'entrecroisant en un dialogue alerte, ne languissant jamais. On ne sent dans cet ouvrage ni l'effort, ni le travail, ni la cheville ; les vers sont aussi simples et aussi naturels que les idées sont justes et élevées. M. Marchand est un maître en son art et il doit pour lui, pour nous, pour le Canada sortir de sa modestie et chercher des applaudissements plus nombreux, plus bruyants et plus autorisés que ceux que nous pouvons lui donner.

Il m'est impossible, à mon grand regret, de citer toutes les choses admirables que j'ai trouvées dans les quelques feuillets que l'on m'a confiés, il me faudrait pour cela les imprimer tout au long, mais je ne puis résister au désir de vous en faire connaître quelques-unes. Je ne sais réellement par où commencer, le choix est des plus embarrassants ; je prends au hasard :

Ecoutez tout d'abord cette lamentation de Dumont, vrai Bourgeois Gentilhomme, vrai Prud'homme canadien, reprochant à sa fille de ne pas vouloir épouser un noble escroc étranger :

DUMONT.—Oui, je vais te l'apprendre. Le rang et la richesse, à tes yeux, sont sans prix ; Plus le mérite est grand, plus il a ton mépris... Il faut être bien né pour encourir ta haine, Et ton esprit, cédant au penchant qui l'entraîne, Par un caprice étrange inhérent à l'erreur, Cherche dans le bas-fonds pour trouver la grandeur. Ah !... Si, pour entrevoir un horizon plus ample, Tu suivais, de ta sœur, le beau... le noble exemple, J'atteindra, grâce à toi, le comble de mes vœux !... Au lieu d'un gendre illustre...

CECILE.—Eh bien ?.....

DUMONT.—J'en aurais deux !...

CECILE.—Mais à quoi, dites-moi, voulez-vous en venir ?

DUMONT.—Je veux te préparer un brillant avenir. Tu n'as qu'à le vouloir pour devenir comtesse.

CECILE.—Nous montons paraît-il, à très grande vitesse !...

DUMONT.—Le Signor... (il hésite) Monte... bel ?... Monte... belli... cano... Ce noble italien...

CECILE.—Doucement, piano, Mon père, je vous prie !... Allons un peu moins vite ;...

Laissez-moi, sans détour, le dire tout de suite, Je hais les faux brillants et méprise de pair Les barons d'aventure et les comtes... en l'air !...

DUMONT, (indigné).—Assez, Cecile ! assez !... N'en dis pas davantage, Du siècle où nous vivons, voilà le beau langage !...

Est-ce assez joli et assez bien dit.

Et cette scène de haute comédie, plus vraie, plus réelle que beaucoup ne le pensent, dans laquelle Dumont supplie Faquino, le noble libustier exotique, d'accepter son argent :

DUMONT.—Mais que craindriez-vous ? Nous ferions de ce prêt, un secret entre nous, Et, jamais, hors d'ici...

FAQUINO.—Non, non, merci, vous dis-je. Je dois subir mon sort, c'est l'honneur qui l'exige ! Je ne puis m'exposer...

DUMONT.—Vous exposer à quoi ?

FAQUINO.—Aux indiscretions...

DUMONT.—Vous fiez-vous à moi ?

FAQUINO.—Plus qu'à moi-même... mais...

DUMONT.—Vous n'avez plus d'excuse, Et pour dernier recours, permettez que j'abuse Des nobles sentiments qui...

FAQUINO.—Non, n'en parlons plus.

DUMONT.—Pour nous brouiller, baron, il suffit d'un refus !

FAQUINO.—Vraiment, votre amitié se montre tyrannique ! J'en crains, mon brave ami, la vigueur sympathique.

Et, s'il est un motif qui puisse m'ébranler, C'est le danger de voir nos rapports se troubler.

DUMONT.—Alors, vous acceptez ?...

FAQUINO.—Mon Dieu ! C'est un supplice De vous résister !... Mais...

DUMONT, (d'un air suppliant).—Rendez-moi le service, S'il vous plaît, cher baron, de prendre mon argent !

FAQUINO.—Vous me poussez à bout,...

DUMONT.—Oui, je suis exigeant, Mais j'insiste, baron !... (Il lui tend la main.)

FAQUINO.—Eh, mon Dieu ! pour vous plaire, Il n'est rien, cher Dumont, que je ne puisse faire ! (Ils se serrent la main.)

La justesse, la hauteur, l'élévation des pensées ne le cède en rien à la facture de l'ouvrage. Jugez-en par vous-mêmes :

Et, moi, je viens d'apprendre à mes propres dépens Qu'à vouloir corriger les sottises des autres, Nous risquons fortement d'en commettre des nôtres.

ELISE.—Souvent, à son auteur, la censure s'applique, Et les censeurs, parfois, comme les faux dévots, Font un crime au prochain de leurs propres défauts ; En m'accusant d'orgueil, ta vanité s'excuse, Et tu pares ton cœur des dons qu'il me refuse.

FAQUINO (à Oscar).—Vous pratiquez, monsieur, un métier délicat.

OSCAR.—Cela dépend, ma foi, de celui qui l'exerce ; Plutôt que l'art, souvent, c'est le métier qui perce.

OSCAR.—Voulez-vous donc, ici, transporter les splendeurs Qui, de tout l'ancien monde, encombrant les hauteurs ! Des titres, devenons-nous commencer la recherche ?...

Et, sur de vieux blasons, faudra-t-il qu'on se perche Pour trouver, des grandeurs, le niveau chancelant !... Non... Sur notre hémisphère, on ne croit qu'au talent !...

Les honneurs n'y sont pas de ceux dont on hérite ; Notre aristocratie est celle du mérite.

Bravo et merci, monsieur Marchand ! Votre œuvre nous a fait non seulement plaisir, elle nous a fait du bien. Elle nous a prouvé une

fois de plus, qu'au Canada il y avait de véritables hommes de lettres. Mais hélas ! ces hommes il faut aller les chercher dans leur retraite même, il faut les violenter pour les faire sortir de leur modestie et pour les forcer à revendiquer la place à laquelle ils ont droit.

Ils ont laissé le champ libre à une poignée de fruits secs dont le talent est vide et bruyant comme les grelots d'une marotte. Ils se remuent, ils s'agitent, mais ils ne produisent rien. Pour faire croire à leur génie ils en parlent souvent et longtemps. Unis entre eux par la médiocrité, ils se poussent et s'admirent mutuellement, se serrant les uns contre les autres et opposant au malheureux débutant un obstacle infranchissable. Ils sont sans pitié pour tout ce qui n'est pas eux. Ils s'embusquent derrière un journal pour frapper sans merci tout ce qui lève la tête, tout ce qui est jeune, tout ce qui est beau ! Ils manient, ces forts en thème, une arme terrible, le ridicule. Un novice s'avance dans la lice, il a du souffle, du courage ; il chante bien, il dit bien ; avec le temps et du travail il peut espérer le succès. Seulement chez lui le talent est un don naturel, sauvage, qui n'a peut-être pas acquis tout le poli, tout le fini qu'une instruction sérieuse peut seule donner. Alors, vite, il faut annihiler l'intrus, on ne regarde pas si la pensée décrite est belle, si le sentiment chanté est beau et élevé ; Fi donc ! c'est un rival, il faut le tuer et le tuer sans délai. On appelle la science à la rescousse, cette science de l'école qui fait plus des pédants que d'hommes de génie, et on égorge le jeune homme avec une cheville, un hiatus, une mauvaise rime, une faute de français, ou une phrase mal construite.

Triste besogne qui serait à peine excusable, même si ceux qui la font étaient autre chose que de simples matamores de syntaxe !

FERNAND.

UN PORTRAIT

Peintre, le suis-je ? Plusieurs de mes amis le disent, ceux qui ne peuvent me souffrir prétendent le contraire. Vaille que vaille, j'entends plus de reproches autour de moi que de vrais compliments. Or, c'est beaucoup d'audace que d'oser, en public, peindre, dessiner, esquisser, si vous le voulez, un portrait. Le portrait d'une femme surtout est difficile à l'artiste. La délicatesse des traits, le féminin chez la femme est l'écueil pour le peintre.

Assez matamore de nature, c'est-à-dire un faux brave, j'essaierai cependant. Mais le portrait de qui, direz-vous, allez-vous peindre ? —Je n'ose—Ici vous reconnaissez mon aplomb, Je vous le dis sincèrement, je suis très brave, cependant toujours j'ai peur. Enfin, remontant mon courage je viens vous avouer que ce que je me propose de faire n'est, ni plus ni moins, qu'un tour de force.

C'est un portrait de femme que j'offre à la critique. N'allez pas croire que je veux imposer à vos yeux l'image de la femme que j'aime.